

Où va Moscou?

Autor(en): **Schneider, Fernand-Thiébaud**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **115 (1970)**

Heft 6

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Où va Moscou ?

I. INTRODUCTION

Il y a quelques décennies à peine, Mackinder définissait l'influence géopolitique de la Russie par la situation — alors privilégiée — de ce pays au cœur (Heartland) de l'ensemble Europe-Asie-Afrique (le World Island), qui dominait le monde de l'époque.

Et le grand géographe résumait sa pensée dans sa phrase restée célèbre: « Qui tient l'Europe orientale tient le Heartland; qui tient le Heartland commande le World Island; qui tient cette île du monde commande le monde... »

Or, le monde d'alors a bien changé du fait de la prodigieuse expansion américaine. Le bloc Europe-Asie-Afrique — le World Island de Mackinder — a perdu sa position prédominante.

Consciente de cette mutation, l'Union soviétique a voulu s'ajuster à une situation géopolitique nouvelle. Appuyée sur une immense force militaire — terrestre, nucléaire et navale — sa volonté de puissance vise désormais à la conquête des mers et des océans.

II. LA PUISSANCE SOVIÉTIQUE DANS LE MONDE ACTUEL

Le contexte géopolitique et géostratégique de notre temps a été profondément marqué par la prodigieuse expansion des Etats-Unis. Ceux-ci, du fait de leur immense richesse, servie par le gigantesque développement des liaisons aériennes et maritimes, ainsi que par une présence militaire sur tous les continents, sont vraiment devenus la grande puissance mondiale de notre époque.

La Russie, dans ces conditions, en dépit de ses agrandissements territoriaux et malgré sa zone d'influence accrue, n'était plus, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, que la grande « puissance de terre » sur un ensemble tricontinental quelque peu dévalué. Sa position au centre de l'île mondiale — pour employer l'expression de Mackinder, désormais dépassée — ne lui permettait plus de dicter sa loi sur les mers — dont le rôle s'avérait primordial — et sur les autres continents.

Et même à l'intérieur et sur les abords de l'Eurasie sa volonté de

puissance se heurta bientôt à une opposition croissante de la part des Etats-Unis. Les maîtres du Kremlin se disaient alors entourés d'ennemis de toutes parts. En fait, l'Amérique et ses alliés d'Europe et d'Asie avaient mis en place sur le pourtour de la zone de pénétration soviétique tout un ensemble d'organisations défensives. C'était l'époque du « containment », de l'endiguement de la marée rouge.

En réalité, l'U.R.S.S. se trouvait désormais dans une situation quelque peu paradoxale. D'une part, en effet, elle était devenue — officiellement, à Yalta — l'autre « Grand », le digne interlocuteur des Etats-Unis. Elle avait, en outre, élargi sa zone d'influence tant par des annexions ou mises en tutelle que par une certaine expansion de l'idéologie marxiste, qui faisait à l'époque de Moscou la Mecque du communisme mondial.

Et pourtant, ainsi que nous venons de le constater, elle n'était, tout compte fait, que le plus grand Etat d'Eurasie, alors que l'Amérique s'affirmait comme une véritable puissance mondiale. Car c'est bien en cette qualité que les Etats-Unis, conscients des responsabilités que comportait leur vocation de première nation du globe, prenaient en main la défense des peuples libres sur tous les continents.

C'est ainsi que naquirent, en Europe — après le plan Marshall, remède économique contre une emprise communiste — l'Alliance atlantique et, sur le continent asiatique, l'OTASE et la CENTO. C'était là la parade américaine et occidentale contre les deux impérialismes rouges, le russe et le chinois.

L'Union soviétique, de ce fait, était comme enfermée dans son double continent. Sans doute, l'idéologie communiste, en devenant œcuménique, aurait pu conférer à la « Patrie de tous les prolétaires » l'audience mondiale et l'influence générale qui eussent fait d'elle l'égale des Etats-Unis sur l'ensemble du globe. Il n'en a rien été. En effet, le marxisme n'a nullement détruit les impérialismes d'antan, pas plus le russe que le chinois, actuellement aussi vigoureux que du temps des tsars et des empereurs, fils du ciel. Il n'a pas davantage pu éliminer les particularismes nationaux, comme le prouve abondamment l'exemple yougoslave. Et les insurrections ont confirmé cette survivance, en 1956, à Berlin comme à Budapest. Non seulement la Chine communiste est redevenue la grande rivale de l'U.R.S.S., mais de nombreux Etats d'Asie et d'Afrique — tout en acceptant l'aide de l'Union soviétique — refusent

toute inféodation à Moscou. Même Fidel Castro a agi de la sorte. Il a souvent soutenu, sur son continent, les marxistes dissidents au détriment des P.C. orthodoxes. Le fait que, sous la pression de ses difficultés économiques, il ait dû s'incliner devant certaines exigences soviétiques, sans doute exprimées au cours de la récente visite du maréchal Gretchko, ne modifie pas profondément la particularisme des Latino-Américains.

Contenue de la sorte par l'omniprésence américaine autant que par certaines réticences de ses amis européens et autres, l'U.R.S.S. a tenté de faire une percée mondiale hors de son cadre étroit de simple puissance de terre. A cet effet, elle s'affirme militairement et politiquement à l'extérieur.

III. L'EFFORT MILITAIRE SOVIÉTIQUE ET LA CONQUÊTE DES MERS

Le « standing » d'une nation moderne résulte en partie de sa force militaire et l'arme nucléaire fait partie du statut des « Grands ». L'U.R.S.S. a donc misé sur ses armées. Alors que les Etats-Unis prévoient actuellement une sensible réduction de leurs effectifs, les Russes entretiennent toujours plus de 3 millions d'hommes, auxquels s'ajoutent éventuellement 800 000 soldats satellites et la petite troupe de la Mongolie extérieure. Bref, l'Union soviétique est en mesure de se battre sur deux fronts à la fois, à l'Est et à l'Ouest. Mais c'est surtout sur l'armement nucléaire qu'à porté l'effort russe, qui semble devoir déclasser bientôt, selon M. Laird, les moyens américains et atlantiques. Le rapport des forces Est-Ouest à ce point de vue est actuellement le suivant selon les experts occidentaux :

	<i>Etats-Unis</i>	<i>U.R.S.S.</i>
Fusées intercontinentales	1054	1050
Fusées à moyenne portée des forces navales	656 (+ 48 britanniques)	160
I.R.B.M. et M.R.B.M. (courte et moyenne portée)	—	700
Bombardiers à grand ou moyen rayon d'action	510 (+ 50 britanniques + 40 français)	1300

Compte tenu de ces chiffres, l'on peut dire que le potentiel militaire soviétique est en voie de surclasser celui des Etats-Unis. Les experts soulignent d'ailleurs volontiers certaines supériorités incontestables de l'Est par rapport aux forces de l'Ouest. Ils signalent les quelque 5250 chars atlantiques, opposés sur les fronts centre et nord du dispositif occidental à 12 500 blindés des Etats du Pacte de Varsovie (dont 8000 russes) et l'insuffisance des 600 000 militaires alliés qui font face, sur le même front, à quelque 925 000 hommes, dont 600 000 Russes.

En outre, ces spécialistes constatent qu'aux 700 IRBM et MRBM stationnés en Europe ne correspond aucun engin comparable du côté de l'OTAN.

A vrai dire, ces disproportions ne joueraient qu'en cas d'attaque de la part des Soviétiques et de leurs alliés. Dans le contexte du moment, rien ne laisse prévoir une telle agression. Mais quelle sera la situation dans l'avenir? Les Russes, en effet, possèdent la bombe orbitale, du moins sous sa forme expérimentale. Les Américains, par contre, sont plus avancés pour les M.I.R.V., les têtes nucléaires multiples, qui vont équiper dans peu de temps les Poséidon du sous-marin « James Madison ». Par ailleurs, les expériences faites aux Etats-Unis avec le « laser » laissent entrevoir de nouvelles possibilités aux forces armées des U.S.A. Dans ces conditions, le rapport des forces entre les deux Grands et, par voie de conséquence, entre les deux camps, est remis en cause et il ne faut pas attribuer une valeur absolue à certaines apparentes supériorités. Il n'en demeure pas moins que, du point de vue des moyens conventionnels terrestres et des armes nucléaires, l'Union soviétique s'affirme une grande puissance, tout comme les Etats-Unis. Mais elle voudrait étendre cette égalité à l'influence politique dans le monde.

En d'autres termes, l'U.R.S.S. tente d'opérer une spectaculaire percée hors de son domaine bicontinental: elle aspire donc au standing d'une puissance de mer, c'est-à-dire d'une vraie puissance mondiale.

Elle a donc développé considérablement aussi bien sa marine de guerre que sa flotte de commerce.

Son effort a d'abord porté sur les sous-marins. Car ces bateaux échappent plus facilement aux servitudes des conventions internationales et aux obstacles géographiques. Ils sont aussi moins vulnérables que les bâtiments de surface et l'expérience de la dernière guerre mondiale a montré leur efficacité contre les flottes ennemies et surtout contre les convois.

Dès début 1969, l'U.R.S.S. possédait donc déjà environ 400 sous-marins, contre environ 150 américains. Certes, ceux des U.S.A. sont actuellement d'une qualité supérieure. Mais les Russes sont en mesure de fabriquer actuellement un sous-marin atomique par mois et les derniers modèles expérimentés sont remarquables.

Le deuxième effort soviétique a porté sur les bateaux légers et rapides, dont beaucoup sont dotés de fusées. La marine russe est actuellement la deuxième du monde par son tonnage, la première par sa jeunesse. En effet, la plupart de ses unités datent des années soixante. Elle ne comprend pas de porte-avions. Mais ceux-ci, s'ils constituent un élément de prestige en temps de paix, sont aussi une cible remarquable pour les missiles. En d'autres termes, ils sont quelque peu dévalorisés.

Par contre, la flotte rouge compte 2 porte-hélicoptères, plus de 20 croiseurs, une bonne centaine de destroyers et de frégates, une centaine d'escorteurs de haute mer, environ 150 bâtiments armés d'engins, de l'ordre de 270 escorteurs en tout, 400 patrouilleurs, plus de 250 navires amphibies, ainsi que des dragueurs et des unités auxiliaires.

Ces moyens sont répartis entre quatre flottes partielles stationnées entre le Pacifique, la Mer Blanche, la Baltique et la Mer Noire. Ils permettent aux marins russes de sillonner les océans, de concrétiser une présence navale soviétique autour des points chauds actuels et sur les grandes voies maritimes.

Ces navires appuient donc efficacement une grande politique offensive de l'U.R.S.S. C'est ainsi qu'une escadre de plus de soixante unités sert de support à l'action de Moscou au Proche-Orient.

Cette force navale comprenait généralement en 1969 un porte-hélicoptères, 9 destroyers lance-engins, une dizaine de sous-marins à propulsion atomique, 3 navires-espions dotés d'un matériel électronique ultra-moderne et quantité d'autres bateaux de combat ou de soutien, ainsi que de l'infanterie de marine, prête à débarquer.

Cette petite armada observe et suit la grande VI^e Flotte américaine à qui les ports arabes restent interdits. Bref, la Méditerranée, hier encore sous « supervision » des forces navales U.S.A., est en voie de devenir un lac soviétique.

Certes, il y a toujours la présence des deux porte-avions qui arborent la bannière étoilée. Mais que deviendraient-ils en cas d'attaque, si se

présentait ici un nouveau Pearl Harbour? La petite force de surveillance atlantique, la « Marairmed », est insuffisante pour assurer la sécurité totale de la Méditerranée en cas de conflit inopiné.

Mais l'importance de la nouvelle présence navale soviétique dans ce secteur est surtout politique. Elle marque l'accomplissement du vieux rêve russe: l'accès aux mers chaudes. Elle a suscité une certaine perte de face des Américains dans ce secteur et elle sert de support à l'impérialisme soviétique, à une certaine politique du pétrole. Agissant en faveur des Arabes progressistes, opposés à Israël et armés par Moscou, elle signifie aussi une régression de l'influence des chefs féodaux traditionnels de cet espace. La mise en œuvre de moyens importants dans le port de Hodeida — d'où est parti le pont aérien qui a sauvé l'existence même du gouvernement républicain de Sanaa — a doté les Russes d'une base non négligeable. Ceux-ci disposent également d'Alexandrie et il serait difficile aux Algériens de leur refuser des avantages à Mers-el-Kébir.

C'est là un aspect local de l'action politique russe appuyée sur une présence navale. Celle-ci est générale. C'est ainsi qu'on signale couramment, depuis 1968, dans l'Océan Indien, 11 bateaux de recherche électronique, 2 destroyers dotés de fusées, 1 bateau-citerne et 1 bateau de commandement. Le travail scientifique, la surveillance des vols spatiaux ont été des prétextes faciles pour justifier la présence de ces unités sur les lieux. A vrai dire, bien des sous-marins échappent aux investigations occidentales et peuvent suivre les exercices des flottes atlantiques. Parfois ce sont des bateaux de pêche, apparemment inoffensifs, qui sont signalés à proximité des zones où sont exécutées des expériences ou manœuvres de pays de l'OTAN.

Très officiellement, par contre, des navires soviétiques — généralement par groupes de trois — effectuent des visites dans les ports de l'Asie ou du Sud-Est africain. Des bâtiments russes quittent souvent la région de Vladivostok pour faire escale sur les côtes du Pakistan ou de l'Inde. D'autres se rendent en Iran ou en Irak.

Même dans l'Atlantique le porte-hélicoptères *Moscou* a été signalé alors qu'il se livrait à des manœuvres à 50 milles au large de Brest, accompagné de deux destroyers lance-engins. Il a procédé aussi à un ravitaillement à la mer et il est possible qu'il ait opéré en liaison avec des sous-marins.

La circulation des forces navales russes est intense dans tous les détroits qui bordent le territoire de l'U.R.S.S. En 1968, le Danemark — qui surveille les passages entre la Baltique et la Mer du Nord — a constaté le transit de 400 bâtiments de guerre soviétiques, dont 60 sous-marins navigant en surface, conformément aux prescriptions en vigueur. 7300 navires marchands et 7900 caboteurs du bloc de l'Est ont emprunté la même route.

Il convient de signaler ici l'importance croissante de la flotte de commerce russe. Celle-ci comptait 452 unités en 1950, 1442 en 1969. Ce nombre pourrait atteindre, selon les experts, 4300 en 1980. La marine marchande soviétique dépasserait alors largement celle des Etats-Unis. Dès maintenant, la flotte de pêche de l'U.R.S.S., avec ses quelque 4000 bâtiments, est très supérieure à celle des U.S.A.

En bref, l'Union Soviétique est bien devenue, ces temps derniers, une puissance de mer. Elle atteint donc progressivement ce rang de grande nation mondiale auquel elle aspire. Mais l'activité navale qu'elle déploie n'est que le support d'une politique générale dont les objectifs se précisent.

IV. LES GRANDS OBJECTIFS DE LA POLITIQUE D'EXPANSION SOVIÉTIQUE

L'effort russe s'est accentué surtout en Extrême-Orient. Depuis des années, six divisions soviétiques stationnent en Mongolie extérieure et constituent ici une sorte de ligne d'avant-postes de l'U.R.S.S. face à la Chine. Un accord d'amitié a renforcé encore les liens entre Oulan-Bator et Moscou.

Mais le Kremlin recherche constamment de nouvelles sympathies en Asie. Sa diplomatie a entrepris une vaste manœuvre qui s'est manifestée, dès 1966, par la médiation de Kossyguine entre le Pakistan et l'Inde. Depuis, les prises de contact soviétiques se sont multipliées dans ce secteur, même avec la Chine nationaliste: l'impérialisme passe ici avant l'idéologie. Moscou prodigue d'ailleurs son aide aussi bien aux Etats non engagés qu'à ceux qui sont alliés aux Etats-Unis, par exemple, aux Philippines, à la Thaïlande, au Pakistan.

Face à ces efforts, la contre-manœuvre chinoise a pratiquement échoué. La « solidarité afro-asiatique », prônée par Mao Tsé-toung, n'a

guère survécu à Bandoeng, qui n'avait d'ailleurs pas été le succès escompté par ses promoteurs. L'axe Pékin-Djakarta, son support, s'est effondré avec la chute de Soekarno.

Tout au contraire, les prises de contact d'hommes d'Etat russes avec les dirigeants de l'Inde, du Népal, des Philippines et d'autres pays d'Asie semblent faire avancer la progression de l'influence russe. Elles faciliteront la poursuite des deux grands objectifs de Moscou dans ce continent: l'encerclement de la Chine, déjà partiellement réalisé par l'Amérique, mais aussi la relève de celle-ci, si le président Nixon achevait un jour ce « dégagement » qui ferait si bien l'affaire de l'Union Soviétique.

L'action russe, dans cette région, est à la fois habile et efficace. Elle ménage, par exemple, Madame Gandhi qui, tout en entretenant des relations amicales avec Washington, est prise entre Moscou et Pékin. Elle lui fournit des avions et des navires de guerre, dont la provenance crée malgré tout une certaine solidarité indo-soviétique. Il est à remarquer que ces liens vont à l'encontre des intérêts du parti communiste indien, puisqu'ils sont le fait d'un gouvernement hostile à cette fraction. Là encore, la politique russe a primé l'idéologie...

Par de telles attitudes l'Union soviétique a réalisé imperceptiblement une certaine emprise sur le pourtour de l'Asie. A vrai dire, c'était déjà une semblable habileté qui avait rallié jadis le colonel Nasser à la Russie. Il avait suffi au raïs de libérer alors quelques communistes détenus dans ses prisons, pour être, après une réception magnifique à Moscou, proclamé héros de l'Union soviétique et gratifié d'une aide substantielle.

Toutefois, l'U.R.S.S. n'a guère réussi en Afrique. En novembre 1968, un coup d'Etat au Mali a mis fin à l'avant-dernier régime socialiste des républiques noires. Seul Sékou Touré marque encore cette orientation, tout en se rapprochant de la France et des autres Etats francophones du continent. En fait, les gouvernements africains n'acceptent guère de véritable inféodation à un pays étranger.

Il en est de même en Amérique latine où aucun régime communiste orthodoxe n'a pu s'installer solidement. Fidel Castro a réussi initialement en tant que chef d'un mouvement apparemment modéré. Sa conversion au marxisme est intervenue après coup. Mais s'il s'est alors déclaré « communiste », il n'a jamais accepté une soumission formelle à Moscou. A vrai dire, l'autorité des Etats-Unis eux-mêmes est en régression sur ce sous-continent.

V. CONCLUSION

La Russie vient d'entreprendre une grande percée vers les horizons mondiaux. Déjà, la Méditerranée est devenue un lac soviétique et Moscou domine le Proche-Orient arabe. A l'extrême Est de l'Asie les maîtres du Kremlin envisagent désormais une relève des Américains en voie de dégagement.

Certes, les Russes ont médiocrement réussi en Afrique Noire, où ils ont même subi des échecs. A vrai dire, l'autre « Grand » n'occupe pas une situation dominante dans ce secteur.

En Amérique latine, l'U.R.S.S. tente de favoriser de « nouveaux Vietnam. » Mais, en fait, les belles âmes révolutionnaires du continent — Ché Guévara et Camilo Torrès — se sont sacrifiées pour une cause qui n'était pas précisément celle de Moscou. Fidel Castro aurait voulu promouvoir un mouvement de solidarité régionale qui ne devait pas être spécifiquement soviétique...

Dans ces conditions, on peut se demander si la Russie a déjà atteint à l'extérieur le sommet de sa courbe de puissance ou si elle va pouvoir progresser encore. En fait, sa spectaculaire avance sur les mers et sur les continents ne doit pas nous masquer les réelles faiblesses du géant soviétique.

En effet, le récent rapport Brejnev nous apprend que l'économie de l'U.R.S.S. n'est pas à la mesure des ambitions du Kremlin. En Russie même, le communisme « humain » résiste aux condamnations et il a déjà ses martyrs. Dans le bloc des pays associés, le coup de force de 1968 a asservi la Tchécoslovaquie. Mais il n'a peut-être pas éteint la flamme généreuse du « printemps de Prague ». Et il a semé le doute chez les « peuples-frères ».

Alors, une partie importante du monde va-t-elle néanmoins vivre bientôt à l'heure de Moscou? Ou, au contraire, la Russie actuelle ne va-t-elle pas s'effondrer un jour comme un colosse aux pieds d'argile? Ou, plus simplement, son communisme ne deviendra-t-il pas définitivement « humain », comme le suggère l'émouvant manifeste de Sakharov?

L'avenir nous le dira.

Colonel Fernand-Thiébaud SCHNEIDER